

TOUTES LES GESTICULATIONS NE SONT PAS VAINES...

Se dresser devant un auditoire pour parler de soi. Raconter sa vie. Mais dans quel but ? Il existerait mille façons de raconter sa vie. Toutes seraient différentes, toutes seraient exactes, toutes seraient fausses. Les neurosciences nous apprennent que ce que l'on appelle « mémoire » n'est pas un « stock » de souvenirs mais une re-création à l'instant même où les circonstances nous invitent à les évoquer. La mémoire est effectivement un récit, c'est-à-dire d'abord un choix de produire une fiction de nous-mêmes. De ce point de vue un récit de vie est d'abord une analyse. L'intention qui préside à cette analyse est donc première pour appréhender le sens de ce récit de vie. Dans les conférences gesticulées, nous invitons à assembler l'analyse d'un problème avec l'analyse de soi dans ou hors de ce problème. La dimension autobiographique est ici convoquée dans un registre politique à mille lieues du registre thérapeutique ou du « développement personnel ».

RACONTER SA VIE : UN ACTE ENFIN « CULTUREL »

Si ce que la classe dominante appelle aujourd'hui « Culture » se présente comme un ensemble de productions esthétiques inoffensives qui ne peuvent servir en rien à nous défendre, ce que nous-mêmes appelons la culture est historiquement l'ensemble des stratégies qu'un individu mobilise pour résister dans la domination, comprendre le système, et sa place dans ce système ! C'est l'explication politique des différentes dominations que nous subissons ou que nous faisons subir et c'est ce récit qu'il convient de mettre en partage pour assembler nos résistances.

Ainsi — pour prendre un exemple — la façon dont l'idéologie récente de la « compétence », nous aliène à coup de « participation », de « démarche qualité » ou « d'excellence » est un problème *culturel* que nous subissons ou faisons subir au quotidien. Une enseignante qui applique un livret personnel de compétences mais qui se doute que quelque chose ne va pas, un chômeur invité à établir son portefeuille de compétences mais qui trouve cela inepte, subissent ou actionnent cette idéologie. Cette idéologie utilise du langage et des représentations qui contredisent notre intuition de ce que devrait être un univers juste, et engendrent violence, rage, colère, haine ou au contraire résignation, frustration, fatigue, peur, dépression, soumission. Les idéologies dominantes sont rarement joyeuses !

Décider que ces différents sentiments constituent un savoir sur le monde, est le pari de la conférence gesticulée. Nous appelons cet acte culturel de *l'éducation populaire*. Il serait encore plus simple de parler d'éducation politique, d'éducation critique ou d'émancipation.

Cela ne consiste pas à transmettre les valeurs de la bourgeoisie dominante en faisant croire aux gens qu'ils manquent de culture, (démocratisation culturelle), ni même de répéter des théories universitaires fussent-elles de gauche, mais au contraire à fabriquer de la culture, c'est-à-dire de l'explication politique à partir de nos expériences et pour nous défendre, en tant que dominés, contre les dominants. Une action d'éducation populaire est ainsi « culturelle » en ce sens qu'elle consiste à modifier la représentation d'un problème (le racisme, le chômage, la violence à l'école, le viol, etc.) pour en faire apparaître l'effet de système en lien avec une organisation socio-économique générale de la société : le capitalisme. Mais par le récit de vie, cette démonstration est incarnée.

Cela implique nécessairement qu'une conférence gesticulée soit **radicale**, c'est-à-dire qu'elle s'attaque à la **racine** des choses : les **rapports sociaux** de domination, ce qui fait système, et non qu'elle reste au simple niveau des **relations sociales**, ce qui se passe éventuellement entre des individus. Au niveau des relations sociales une conférence sur la parentalité, l'insertion, la prévention, ou le développement durable se contentera de récits d'anecdotes personnelles pour montrer que la parentalité, l'insertion, la prévention, ou le développement durable ça n'est pas si mal que cela mais que ça pourrait marcher mieux si... etc. Au niveau des rapports sociaux une conférence gesticulée s'obligera à montrer — à partir du vécu de révolte ou de frustration de la personne — ce qui fait système, et notamment système de domination, au sein de l'organisation du capitalisme dans les dispositifs de parentalité, d'insertion, de prévention, ou de développement durable. Ici l'intime dessine de l'universel et devient partageable.

L'ÉDUCATION POPULAIRE COMME POSTURE D'ILLEGITIMITÉ RADICALE

La conférence gesticulée, comme récit de vie politique, invite donc toute personne à monter sur scène et emprunter à la convention scénique pour témoigner de ce qu'il a compris politiquement de son expérience professionnelle, au regard de sa biographie intime. Théâtre d'adresse au spectateur, ce qui est dit est brûlant et se rapproche de la définition que proposait Noam Chomsky de l'intellectuel : quelqu'un qui essaie de dire de la façon la plus juste possible des choses qui comptent à des personnes concernées par ces choses ! Quand des conseillers d'insertion montent sur scène pour raconter l'horreur des missions locales et l'obscurité politique des dispositifs d'insertion, s'agit-il encore de théâtre ? On pourrait définir cet objet d'éducation populaire, comme un exercice coopératif du doute propre à toute construction dans le registre du politique. S'y opposent LA politique comme exercice non coopératif de la certitude et de l'expertise.

La conférence gesticulée s'articule sur une double faille. Faille personnelle, autobiographique, qui trouve sa résonance dans une problème social ou politique (le féminisme, le mensonge des médias, l'absence de considération de la personne dans le système de soins, l'interdiction d'empathie dans les politiques d'emploi, etc. et une faille professionnelle (la démission

d'une institutrice, l'arrêt d'un internat hospitalier, l'abandon d'un poste de chercheur, les doutes d'une experte...

02-63

rare sont les conférenciers qui éprouvent le besoin de témoigner de ce qui va bien et ne fait pas doute.

Une conférence gesticulée se nourrit de ces ingrédients :

- Un récit personnel, des anecdotes autobiographiques, qui illustrent et rendent plausibles, véridiques et incarnées, les analyses. Le pouvoir de l'anecdote est réel.
- Un commentaire politique analysé du problème en question (les savoirs «chauds»)... ce que j'ai compris moi-même. Mes réflexions.
- Des apports extérieurs universitaires sur la question les savoirs «froids»)... ce que d'autres en ont dit. On apprend quelque chose.
- Une dimension historique : l'historicité c'est le rappel de la marge de manœuvre, c'est de comprendre comment le problème s'est construit. Il s'agit de raconter des histoires vécues qui font réfléchir en y apportant nos éclairages et prolongements (vers l'action).

VERS L'ÉLABORATION D'UNE MÉTHODE...

La conférence gesticulée est donc un moment militant. Subjectif. Radical. Il vise à communiquer une émotion : colère ou enthousiasme, tristesse ou amertume... on n'est pas dans le seul registre de l'intellect. Il s'agit de partager de l'intime ! Tout est permis ! Pédagogie de l'intimité : par l'humour (sketch, autodérision, mise à mal de l'image de l'expert...), mais par quelle scène commencer à mettre le pied à l'étrier de la conférence qui nous positionne dans cette intimité ?

L'idéal est de maîtriser un sujet, de pouvoir en parler librement sans préparation, comme dans une conversation de repas ou de bistro. C'est pour cela que les souvenirs ancrés dans une pratique professionnelle longue sont favorables... pour prendre des exemples, une responsable d'une association Freinet peut improviser sur la pédagogie Freinet. Idem pour une assistante sociale sur le RSA, ou une infirmière psy sur la psychiatrie, etc.

Créer un archipel d'anecdotes, identifier et lister ce que l'on veut absolument dire. Ne pas chercher un ordre ou des transitions, le récit s'agencera plus tard de lui-même ! Établir une liste et s'aider pour cela en pensant à des choses que l'on a souvent racontées, ou que l'on raconte encore

souvent : des anecdotes, des bouts de théorie, etc. qui constituent notre discours et notre fonds militant, notre culture... Ne pas hésiter à mêler deux histoires qui n'ont apparemment rien à voir, deux sujets qui se renforcent l'un l'autre (le tango et la privatisation des services publics, le parapente et l'ascension sociale) et tenter une métaphore, comme la culture et le jardinage. Nous sommes pleins de récits de vie. Nous n'en n'avons pas qu'un seul. Notre passion du vélo a à voir avec notre passion du socialisme !

LA PRATIQUE EST LA QUESTION SUBVERSIVE

Nous nous sommes tellement habitués à l'idée de l'élitisme républicain, de l'exceptionnalité de l'art, de l'excellence et de la rareté du génie, de la seule légitimité des experts, que nous n'en percevons plus la dimension idéologique : une source de hiérarchie, qui fonde le premier critère d'une société capitaliste. (hiérarchie, compétition, marchandise).

Pour cette raison la question subversive par excellence est celle de la **pratique** par le plus grand nombre, c'est-à-dire par des gens n'ayant pas de légitimité attribuée. Des profanes !

Pour les tenants de l'élitisme et de l'artiste comme être d'exception, cette idée donne la nausée. Le mépris du populaire est érigé en politique. Si tout le monde s'autorisait à monter sur scène et à prendre la parole, à quoi serviraient les professions culturelles ? Où irait le capitalisme ? Rappelons que le critère d'une marchandise selon Marx est qu'elle est réalisée dans des conditions professionnelles. Les amateurs ne fabriquent pas de marchandises. Ils pratiquent la société.

Pourtant, en 1944 la mise à disposition de professionnels au service des pratiques et non au service d'une œuvre

personnelle fondait la naissance d'une direction de l'éducation populaire. En posant à la Libération la pratique culturelle comme un projet politique : encourager l'esprit critique des citoyens, abolir ou subvertir la séparation entre ceux qui produisent les représentations symboliques de la société — c'est-à-dire le sens — et ceux qui le reçoivent, la République retrouvée confiait à l'Etat une responsabilité nouvelle dans l'élaboration de l'espace public. Nous nous inscrivons dans cette lignée.

Bonne nouvelle : quelque chose est en train d'advenir dans le champ du théâtre... suffisamment étrange et subversif pour qu'aucun de ces fameux théâtres toujours inquiets de nouveauté ne s'y risque, qu'une assistante sociale s'autorise de la scène et de la représentation se mette à nous raconter les conditions de refus d'un dossier RSA!!! Antigone se retournerait dans sa tombe, il se passerait une effraction, et nous y serions conviés. Pire : une profanation ; l'irruption de la banalité dans le lieu du sacré. Comme si l'universel ne logeait plus à Athènes mais dans un dossier Caf. Un gesticulant disait : *«Lorsque nous aurons tous fait notre conférence gesticulée, "ils" auront perdu. Nous aurons tous transformé notre expérience en un récit politique partageable, et nous aurons reconstruit une conscience commune de la domination.»*

D'où le titre : «À qui profitent nos silences ? » Le récit ainsi obtenu est beaucoup plus fort que si l'on avait déroulé un long et monomaniaque exposé sur la problème de la langue des signes. C'est toute la différence entre une conférence classique et une conférence gesticulée ; il ne s'agit pas d'assister à l'énoncé d'une problématique, mais à la façon dont une personne a vécu cette problématique. Il s'agit de théorie incarnée et cela change tout. Le slogan militant « Raconte pas ta vie » est contre-productif d'un point de vue subversif, car c'est bien l'engagement de la personne comme sujet qui est convaincant, voir contagieux ! La force de la conférence tient donc à la volonté de ramener d'autres fils conducteurs, tirés de son histoire personnelle, et d'enfreindre une éducation où il est mal vu de parler de soi. Nous sommes tous passionnants.

COMMENT CONSTRUIRE UNE CONFÉRENCE GESTICULÉE, UNE HISTOIRE DE SCOUBIDOU...

L'image amusante du scoubidou est celle d'une conférence dans laquelle plusieurs fils conducteurs n'ayant apparemment pas de lien direct se tressent pour organiser un récit original au sein duquel le sujet même de la conférence n'est plus qu'un seul des fils conducteurs. En d'autres termes plusieurs sujets qui s'entremêlent. Par exemple dans la conférence du Pavé sur l'école il y a la question de l'école (un fil) la métaphore du parapente (un second fil), l'hommage au père (un troisième fil), etc.

Dans la conférence de Y... sur la langue des signes, le travail d'autobiographie (« petite histoire / grande histoire ») a révélé un fort passé syndical dans une immense entreprise, qui a été finalement converti en fil de conducteur.

64-65